Mémoire sur la proportion necessaire entre les prairies et les terres labourées

Autor(en): **Raffinesque**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **4 (1763)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-382556

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

I.

MÉMOIRE

SUR LA

PROPORTION NECESSAIRE

ENTRE LES PRAIRIES

ET LES TERRES LABOURÉES.

Par M. RAFFINESQUE,

Paſteur à Bégnin, Membre de la Soc. Oecon. de NION.

MÉMOIRE

Dans lequel on montre les grands inconvéniens, qui réſultent de la diſproportion qu'il y a entre nos prairies & nos terres labourées (*).

LA mauvaiſe œconomie que je me propoſe de combattre, eſt ſans contredit une de celles qui s'oppoſent le plus à l'abondance des productions néceſſaires à la vie. Si l'on entre dans quelque détail ſur ce ſujet, on ſe convaincra bientôt qu'une trop grande quantité de terres labourées, relativement à nos prairies, eſt une des prémières ſources de la pauvreté du peuple de certaines contrées. C'eſt une vérité certaine, qu'il n'y a dans la plus grande partie du pays de Vaud aucune proportion entre les terres cultivées pour le *bled & la vigne* d'un côté, & les *prairies* ſoit naturelles, ſoit artificielles. C'eſt ce que vérifieront bientôt les plans topographiques que l'on prendra de cháque diſtrict. Encore faut-il remarquer que la proportion des prairies avec les terres labourées, ne doit

 pas

(*) Ce Mémoire regarde principalement la Côte.

pas être calculée par la quantité d'arpens, mais par leur qualité ou leur produit, ce qui mettra dans ces objets une diſproportion encore plus conſidérable que celle qui paroit au prémier coup d'œil, puiſque nos prairies ſont pour la plûpart d'un produit fort médiocre.

Mr. *Patullo* nous apprend dans ſon excellent traité d'agriculture, qu'en *Angleterre* une ferme ne paſſe point pour être bien montée, ſi la moitié de ſon ſol n'eſt en *prairies*. C'eſt en adoptant ce ſiſtême que l'*Angleterre* a vû naître dans ſon ſein une abondance inconnuë auparavant, & qui fait l'admiration des étrangers.

Cela poſé, entrons dans le détail des *inconvéniens* qui réſultent de la diſproportion entre nos *prairies* & nos terres en *labourage*, & l'on ſentira que ce n'eſt qu'en adoptant la méthode Angloiſe, que nous pouvons eſpérer un changement avantageux dans notre état.

1. inconvénient: diſette des engrais.

Le prémier inconvénient, *c'eſt la diſette des engrais*; ils ſont toujours proportionels aux prairies. Cette diſette eſt un inconvénient moins conſidérable dans deux cas; ou lorſque les terres ſont ſi fertiles par elles-mêmes qu'elles peuvent ſe paſſer de fumier; ou lorſque l'on a le bonheur de trouver quelque autre eſpèce d'engrais. Nous ne ſommes pas dans le prémier cas, il eſt même aſſés peu de terres en Europe qui aïent cet avantage. A l'égard du ſecond, nous n'avons pas encore le bonheur de trouver de ces engrais qui peuvent ſuppléer à

la diſette du fumier ; & à ſuppoſer qu'on en découvre (ce qui eſt à eſpérer) on n'en ſeroit pas moins tenu d'augmenter les prairies, qui procurent des richeſſes très variées & de prémière néceſſité.

Malgré la diſette où nous nous trouvous à l'égard des engrais, quelle eſt cependant la pratique ? On tient beaucoup de terres en culture pour le bled. Suppoſons qu'un de nos laboureurs poſsède douze arpens de champs, voici comment il les exploite, & c'eſt la pratique générale ; quatre Arpens ſont ſemés en bled, la moitié ou les deux tiers au plus ſont engraiſſés. Huit petites charretées de fumier par arpent ſont tout le ſecours qu'il leur donne. Il croit alors leur avoir fourni le plus fort engrais ; mais qu'on parcoure les poſſeſſions quand le fumier eſt répandu, on ſera étonné combien il eſt rare. De grands eſpaces en ſont privés. Cependant la même année on y ſéme encore des bleds d'hyver, ou au printems d'autres eſpèces de grains, ſans fumier. L'année qui ſuit, on remet en bled les terres qui étoient en avoine, en ſuivant toujours la même méthode pour l'engrais que la prémière fois : Il faut encore remarquer ici qu'il eſt fort commun que les laboureurs ſément pluſieurs années le même champ, ſans lui avoir donné aucun engrais.

Que l'on parcoure les terres ainſi œconomiſées lorſque la récolte eſt pendante ; des tiges & des épics affamés, des plantes qui ſem-

blent ſe fuïr les unes les autres par l'éloignement réciproque où elles ſont font naître dans le cœur un ſentiment de triſteſſe dont on ne peut ſe défendre. Telle eſt en général notre agriculture & ſes ſuccès.

Le remède à ce mal eſt bien facile ; ſi une routine aveugle & opiniâtre, ſi une vanité très mal entenduë ne nous maîtriſoit, nous abandonnerions la moitié des terres que nous enſemençons : ce ſeroit nous enrichir & nous aggrandir. Nous nous aggrandirions, parce que nous aurions alors du ſol pour former des prairies ou d'autres établiſſemens : ce qui n'eſt pas poſſible tant que nous ſerons dans l'erreur de croire, que pour avoir beaucoup de bled il faut beaucoup ſemer. Nous nous enrichirions, parce que reſervant l'engrais que l'on diſtribue ſur quatre arpens à deux ſeulement, ceux-ci procureroient une plus grande abondance que les quatre autres peu ou point fumés. C'eſt ce que l'expérience vérifie. Quel eſt le produit commun d'un arpent de terre ſemé ſelon notre mauvaiſe méthode ? trois pour un. Si donc un particulier ſéme quatre arpens, ſon produit ſera de douze ſacs, ſur leſquels il faut prélever quatre ſacs qui ont été ſemés, il reſte donc net huit ſacs.

Maintenant, qu'on abandonne la moitié de ces terres, & que l'on ſe réduiſe à ſemer deux arpens ſeulement, en y jettant tout ſon fumier, & en y donnant une meilleure culture ; cette moitié peut aiſément rendre ſix pour un.

J'ai

J'ai même vû un arpent de cette eſpèce donner *cent-vingt-huit* groſſes *gerbes*. Mais ſuppoſons qu'elles rendent ſeulement ſix pour un, deux arpens rendront douze ſacs, comme les quatre autres : mais au lieu d'avoir ſemé quatre ſacs on n'en a ſemé que deux, reſte déja net *dix ſacs*, au lieu de huit qu'ont rapporté les quatre arpens. Ce n'eſt pas tout encore, une terre bien engraiſſée a beſoin d'une moindre quantité de ſemence, le grain y germe mieux, les plantes tâlent abondamment ; avantage dont les terres maigres ſont privées. Il y auroit même une grande imprudence de donner autant de ſemence à une terre bien graſſe qu'à une maigre : le plan croiſſant plus épais, les tiges auroient peu de conſiſtence à cauſe de leur trop grande proximité, le bled ſe coucheroit à plat avant la maturité du grain, ce qui cauſeroit un dommage fort conſidérable. Il faut donc ſemer moins dru une terre bien engraiſſée : On peut épargner un quart de la ſemence. C'eſt une coupe ſur deux arpens. Nous avons trouvé ci-devant qu'elles ont produit net *dix* ſacs ; ajoûtez-y la coupe d'épargne, c'eſt dix ſacs & demi, au lieu de huit, que les quatre arpens avoient produits, ce qui fait à peu près le quart d'augmentation. Le profit ira encore en croiſſant par la récolte des grains du printems ſuivant, qui ſera plus abondante.

A l'appui de cette méthode ſe joignent deux conſidérations fort importantes ; 1°. que les

grains réſiſtent mieux aux caſualités de l'hyver & du printems dans les terres bien engraiſſées, que dans les maigres. L'engrais eſt certainement le plus puiſſant ſecours pour ſoutenir les plantes contre le froid. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les campagnes au mois de may, dans des années où le bled a été fort éclairci par le froid; & on verra que les lieux où l'on avoit dépoſé les tas de fumier ſont ſi différens du reſte, que l'on peut compter la place de châque monceau. A cet avantage joignons-en un ſecond. Quand on aura donné à une terre de bons engrais toutes les fois qu'on l'aura ſemé, ſon ſol deviendra excellent, ſes récoltes iront en augmentant, elle pourra être ſemée dans des cas de néceſſité avec moins d'engrais, & même une année ſans engrais, & en retirer une récolte qui ſera aſſez abondante.

2. inconv: les terres mal cultivées.

Un ſecond inconvénient, qui réſulte d'une culture trop étenduë, *eſt que les terres ſont mal cultivées.* La bonne culture & les engrais ſont d'une égale néceſſité. S'il y a quelque différence, elle eſt en faveur de la culture. Je demande donc, s'il eſt poſſible de donner une auſſi bonne culture à une grande étenduë de terre, qu'à une autre beaucoup plus petite? Il n'eſt pas auſſi facile qu'on s'imagine communément de mettre une terre deſtinée au bled, dans un état propre à faire proſpérer la ſemence. Garantir la poſſeſſion des eaux, épierrer, esherber, briſer les mottes, couper

les

les ſillons, dont toutes les parties ſont ſouvent adhérantes, faire trois, même quatre labours profonds, & bien d'autres ſoins trop longs à détailler, ſont conſidérables, mais néceſſaires. Comment exécutera-t-on toutes ces opérations, ſi l'on ſe trouve ſurchargé de terres labourées ? Il nous manque d'ailleurs des bras. L'indolence, la pareſſe, le peu de bétail & ſa foibleſſe, ſuite de la diſette des fourages, ſont encore autant de raiſons qui devroient nous engager à reſſerrer nos terres labourées. Quand on a beaucoup de terres, il faut hâter ſon ouvrage, on fait quantité de fautes dans les ſillons, une grande partie de nos terres étant peſantes, on n'approfondit point. On ne peut pas choiſir un tems favorable pour les cultures. On le fait quand on peut, & à la hâte. On ſe contente ſouvent de deux labours, rarement trois, au lieu de quatre qui ſeroient néceſſaires. Telle eſt nôtre conduite. Que l'on entre dans nos campagnes au tems des ſemailles, que l'on conſidére ces terres auxquelles on confie un précieux dépôt, on les verra dans un état qui donne bien peu d'eſpérance.

Quand avant la ſemaille les tems ſont pluvieux, les ſillons ſe lèvent par bans durs & tout d'une pièce : Il faudroit les hacher, mais on a trop de terres ; cette opération eſt impoſſible. On ſéme donc ſur un ſol compacte, & la herſe n'y peut pénétrer qu'à la profondeur de deux pouces.

Peu

Peu de *fourage*, peu de *bétail* & peu de *charruës*, ſont les effets néceſſaires qui ſuivent les uns des autres. Pluſieurs particuliers n'ont point de charruë, ils ſont obligés d'attendre qu'il plaiſe à ceux qui en ont de cultiver leurs terres. Quand ils ont achevé leur propre ouvrage, il eſt déja tard, les mauvais tems ſurviennent, il faut ſemer bien ou mal & avec précipitation. Pluſieurs ont même quelquefois la douleur de ſe voir réduits à la dure néceſſité de laiſſer en friche des terres qui devoient fournir à leur ſubſiſtance. D'où viennent tous ces maux ? De la diſproportion de nos terres labourées avec nos prairies.

3. inconvénient : on uſe ſon bétail & l'on travaille à pure perte.

Un troiſième inconvénient de la méthode ordinaire, *C'eſt que l'on uſe ſon bétail, & que l'on travaille, peu s'en faut, à pure perte.* Il y a peu de bêtail & il eſt foible. Cependant on le force l'éguillon aux reins de travailler longtems & avec de grands efforts ; excédé de fatigues, il dépérit bientôt. Il eſt incroyable combien il en périt tous les ans. Ceux qui voyent les comptes des communautés, dans leſquels les gouverneurs des villages paſſent en compte les viſites qu'ils font de ces bêtes crevées, ſavent que le nombre en eſt très grand ; ce qui n'arriveroit certainement pas, ſi l'on avoit moins de terre à cultiver, ou que le bétail eût une nourriture plus abondante. Si l'on uſe beaucoup de bétail, on uſe auſſi beaucoup d'attellages, de charruës, & d'inſtrumens qui ſont diſpendieux au laboureur : & enfin

enfin on y employe beaucoup de bras preſque à pure perte, mais qui pourroient être mis en œuvre d'une façon beaucoup plus avantageuſe.

Enfin le dernier inconvénient, & qui eſt un des plus conſidérables, *eſt la diminution du bétail.* Nous avons déja vû combien il périt de beſtiaux par l'excès du travail, & par la chétive nourriture ; mais ce n'eſt pas tout. Quand ce bétail ne périroit point, il ſeroit impoſſible dans notre ſituation préſente d'en augmenter le nombre, cela ne peut ſe faire qu'en augmentant les prairies. Quelles ſont les reſſources du bétail en été ? Une partie du ſol eſt en vignes ; il n'y entre pas : une autre eſt en bled & une autre en avoine ; l'accès lui en eſt interdit : une partie enfin eſt en terre que l'on tourne & retourne pour les enſemencer en automne, & où il ne paroît que quelques brins d'herbe çà & là. Que leur reſte-t-il donc ? quelques chemins, quelques broſſailles, ou quelques *communes* très mauvaiſes, où l'on ne fait aucune réparation. C'eſt là toute leur reſſource. Il eſt vrai qu'après la moiſſon le pâturage eſt un peu élargi, mais ce qui étoit en avoine ne produit preſque point d'herbe. Il en croit d'avantage dans le chaume du bled ; mais ce ſecours eſt de courte durée : l'hyver oblige de renfermer le bétail, & quand on l'auroit augmenté en été, il faudroit en retrancher pour l'hyver, puiſqu'on n'a pas augmenté les prairies. Il eſt donc impoſſible, pendant que

4. inconvénient : la dépopulation du bétail.

que nous tiendrons un ſi grand nombre de terres en labourage, que notre bétail ſe multiplie. Sa quantité eſt toujours & invariablement en raiſon directe des prairies.

Il faut par conſéquent rétrécir ſes terres labourées & aggrandir ſes prairies : une multitude de nouveaux habitans couvriront alors nos campagnes, leur nombre ſera doublé, triplé, l'abondance naîtra au milieu de nous. Avec nos troupeaux, le lait, le fromage, les beures, la chair, les peaux, les cuirs & la laine, concourront à nous mettre dans un état d'aiſance inconnu juſques alors. Les terres même ſembleront ſe plaire à porter ces nouveaux habitans, elles prendront un air riant & fertile par les engrais que les troupeaux rendront à leur bienfaitrice. Idée bien flateuſe, mais qui n'eſt pas chimérique : elle a été réaliſée, & peut l'être au milieu de nous.

Queſtion & Rép. Ce que nous avons dit juſques ici conduit naturellement à cette queſtion. *Quelle eſt donc la proportion qu'il doit y avoir entre nos prairies & nos terres labourées, pour former une bonne & fructueuſe agriculture ?* On ne peut donner là-deſſus aucune règle fixe applicable à tous les cas. Le produit des prairies de divers particuliers, la nature des champs fertiles ou ingrats, peuvent faire varier la règle & les proportions.

Cependant en indiquant une règle de proportion ſur le cas le plus ordinaire, chacun pourra s'en ſervir comme de baſe à ſon calcul

cul, en augmentant ou en diminuant, ſelon le produit de ſes prez, ou la nature du ſol de ſes champs. En Angleterre, on compte que la moitié du ſol doit être en prairies, pour former le fondement d'une bonne agriculture. Cette proportion eſt trop foible à notre égard; & cela pour deux raiſons; 1°. parce que leurs prairies ſont beaucoup plus abondantes en foin que les nôtres : & en ſecond lieu parce que la nature du ſol de leurs champs eſt bien ſupérieure à celle des nôtres; la quantité des prairies doit donc ſurpaſſer chez nous celle des terres labourées, & doit être portée au moins un *quart* en *ſus*.

Pour former ce calcul, il faut d'abord poſer pour fondement les trois articles ſuivans.

1°. Que nos prairies telles qu'elles ſont, ne produiſent les unes portant les autres, & année commune, qu'un char & demi de foin & regain de 14. ou 15. quintaux le chariot; nous mettons leur produit au plus haut.

2. Qu'un chariot commun de fourage, paille ou foin, donne un chariot & demi de fumier, la grandeur du chariot relative à celui du fourage; c'eſt ce que mon expérience m'a appris.

3. Que pour engraiſſer convenablement un arpent de terre commune, & pour en pouvoir eſpérer une récolte fructueuſe, il faut $12\frac{1}{2}$ chariots de fumier pour un arpent. Le demi chariot eſt mis pour la commodité du calcul.

Cela poſé, ſuppoſons maintenant qu'un labou-

boureur poſsède 9. arpens de terre, qu'il en ſéme tous les ans 3 en froment ou meteil, 3. en grains du printems, & 3. qu'il laiſſe en jachère ſelon la méthode ordinaire; il faudra pour 3. arpens qu'il ſemera tous les ans en froment ou meteil châque année chariots de fumier - - - $37\frac{1}{2}$

Pour ſe procurer ces $37\frac{1}{2}$ chariots de fumier, voyons combien il doit avoir de fourage à raiſon d'un chariot & demi de fumier, pour un chariot de fourage, il faut qu'il en receuille 25. chariots.

On peut d'abord ſuppoſer qu'en donnant une bonne culture à 3. arpens, & en y répandant $12\frac{1}{2}$ chariots fumier, leur produit ira à 50. groſſes gerbes l'arpent, ce qui fait 174. gerbes, & par conſéquent 7. chariots de fourage, qui produiront en fumier $10\frac{1}{2}$ ch.

Il faut encore trouver de quoi faire 27. chariots de fumier, 12. arpens de prés donneront 18. chars de foin & en fumier 27

$37\frac{1}{2}$ ch.

De ce calcul il réſulte que la proportion qui doit exiſter entre les prairies, telles qu'elles ſont, & nos terres en labour, doit être au moins

de

de douze arpens de prez pour 9. arpens de champs.

Sur ce calcul, qui n'eſt certainement point enflé pour l'engrais que l'on doit donner aux champs, ni retreci pour la quantité que produiſent nos prairies, ſur ce calcul, dis je, qu'on examine la proportion qu'il y a actuellement entre nos prairies & nos terres labourées, & on ſe convaincra qu'il eſt impoſſible que notre agriculture proſpére.

Châcun pourra donc maintenant calculer aiſément ce qu'il doit ſemer à proportion du fourage qu'il recueille : ſi l'on poſsède des vignes, on doit compter quatre chariots de fumier par année pour châque arpent. Si l'on veut former d'autres établiſſemens pour quelque autre eſpèce de production, il faut encore augmenter les prairies à proportion.

Si le laboureur augmente le produit de ſes prairies, ou leur nombre, il peut auſſi augmenter à proportion les terres pour le bled; mais en général la proportion de fumier que nous avons indiquée, eſt plûtôt au deſſous qu'au deſſus de ce qu'on doit en répandre ſur châque arpent: & je ne conſeillerois jamais de diminuer cette doſe, à moins que la découverte d'autres engrais, la nature du ſol déja très fertile par lui-même, ou parvenu à cette qualité par les engrais, & la bonne culture n'obligeât de diminuer la doſe, ce qui ſe connoîtra aiſément par les récoltes.

Nous

Nous finirons cette diſſertation par quelques remarques.

1°. Lorſque nous avons dit qu'il y avoit trop de terres en labour, nous y comprenons auſſi les vignes. Il y en a certainement beaucoup trop à la Côte. Moins produiroient davantage avec une bonne culture, & on aggrandiroit encore par là ſon ſol. D'ailleurs il faut remarquer que le produit de la vigne n'eſt pas de première néceſſité, & que l'on peut mieux employer ſon terrein pour l'utilité du genre humain. Une bonne partie de ce que j'ai dit ſur la culture des champs, eſt auſſi applicable aux vignes.

2. Lorſque nous avons dit qu'il falloit reſſerrer les terres labourées, nous n'avons pas prétendu que l'on ne pût, lorſqu'on ſe ſeroit procuré une bonne quantité d'engrais, étendre davantage les terres deſtinées au bled. On peut rompre les prairies qui ont vieilli & y ſemer alors avec avantage; mais en général (& cette remarque eſt importante) le bled ne ſera plus une denrée dont on faſſe une ſi grande conſommation, dès que nos troupeaux ſeront nombreux. D'autres alimens en tiendront lieu, au moins en bonne partie, c'eſt ce qui arrive dans pluſieurs quartiers du Canton Allemand.

3°. Il y a une difficulté qui s'oppoſe à notre ſiſtème, je veux parler des Communes & du parcours. Dès qu'il n'eſt pas permis à un particulier de paſſer ſa pièce à clos, on lui ôte tout moyen

de

de former des prairies. Il ſeroit donc bien digne de la ſageſſe du Souverain de prendre cet objet en conſidération. La rétribution ne ſeroit pas éloignée ; la population augmente avec l'abondance. Mais tant que nous ſerons aſſujettis à un uſage qui nous ôte la liberté de diſpoſer de nos poſſeſſions à notre gré, nous ſerons condamnés à la diſette de toutes les productions qui ſont les fruits de l'agriculture.

4°. Enfin, nous remarquons que puiſque les prairies ſont le fondement de toute bonne agriculture, c'eſt auſſi de ce côté-là que l'on doit diriger les encouragemens, & les recompenſes. Un mal doit être coupé dans la racine, & un bien puiſé dans ſa ſource.

BEGNIN *ce 2. May* 1762.

A. RAFFINESQUE.